

Les fulgurances

Apolline Caron-Ottavi, Robert Daudelin, Samy Benammar, Carlos Solano, Bruno Dequen, André Roy, Gilles Marsolais, Gérard Grugeau, Céline Gobert, Charlotte Selb et Mathieu Li-Goyette

Numéro 193, décembre 2019

Le cinéma des années 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92541ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron-Ottavi, A., Daudelin, R., Benammar, S., Solano, C., Dequen, B., Roy, A., Marsolais, G., Grugeau, G., Gobert, C., Selb, C. & Li-Goyette, M. (2019). Les fulgurances. *24 images*, (193), 106–123.



SAYA ZAMURAI

Hitoshi Matsumoto / Japon / 2010

Contrairement à dans ses précédents films, Hitoshi Matsumoto n'occupe pas le premier rôle de *Saya Zamurai* : Takaaki Nomi, un voisin de Matsumoto, interprète le samuraï déchu du titre. Pourtant, le cinéaste, qui est au départ humoriste et animateur d'émissions comiques à la télévision, signe ici son film le plus personnel. Une œuvre sur la question même de l'art du comique, de la farce préparée à la drôlerie involontaire : oscillant entre burlesque, grotesque et poésie, Matsumoto s'interroge sur son propre métier avec une sensibilité digne du *Cirque* de Chaplin. *Saya Zamurai* est ainsi son film le plus maîtrisé. Une pépite, telle une cerise sur le gâteau au sein d'une filmographie entièrement passionnante, que l'on pourrait elle-même qualifier de fulgurance : quatre films, de 2007 à 2013, d'un auteur qui a toujours su surprendre, expérimenter et oser, mais qui semble malheureusement avoir racroché sa caméra. – ACO

LE CHEVAL DE TURIN

Béla Tarr / Hongrie, France, Allemagne, États-Unis / 2011

Le cheval de Turin est un film en noir et gris, comme la vie d'Olsdorfer et de sa fille, vie qu'ils partagent avec un vieux cheval qui, dans le premier plan du film, rentre péniblement à la ferme. Ce plan, qui s'étire jusqu'à l'épuisement du cheval, résume tout le film, dit déjà tout de la souffrance et du poids de la solitude qui habitent chaque plan rigoureusement construit par le cinéaste dans cette œuvre monumentale. Au-delà du quotidien, aussi absurde que terrifiant, de ce couple de paysans coupés du monde, c'est de l'humanité dont il est ici question, comme souvent cela a été le cas chez Béla Tarr, par récits interposés. À partir de la douleur insupportable de Nietzsche évoquée dans le prologue, le cinéaste nous propose une nouvelle réflexion, aussi pessimiste qu'essentielle, sur l'homme et son destin. Ce cri déchirant serait-il le dernier geste de cinéma de Béla Tarr, comme il le prétend ? – RD

BEASTS OF THE SOUTHERN WILD

Benh Zeitlin / États-Unis / 2012

Premier et seul long métrage de Benh Zeitlin au cours de la dernière décennie, *Beasts of the Southern Wild* a déclenché une onde de choc chez les cinéphiles et les critiques lors de sa sortie en 2012. Il a révélé un metteur en scène virtuose, s'autorisant ampleur et lyrisme dans ses images comme dans la trame sonore qu'il a composée lui-même avec Dan Romer. À travers l'histoire de Hushpuppy, fillette de six ans dans les bayous de Louisiane, Benh Zeitlin livre une fable humaniste et environnementaliste, apposant un souffle épique et une tonalité fantastique sur une toile de fond sociale et politique. Un tour de force pour un premier film, indépendant de surcroît, qui s'est mérité notamment le Grand prix du festival de Sundance. On attend de voir la suite, puisque le cinéaste vient de tourner son second long métrage, *Wendy*, inspiré de l'univers de Peter Pan et dont la sortie est prévue pour 2020. – ACO

HOLY MOTORS

Leos Carax / France / 2012

En 2012, Leos Carax offre un monstre, une bête métastasée que s'empresent de décortiquer critiques et internautes, voyant dans *Holy Motors* l'épilogue d'un cinéaste faisant un retour sur sa filmographie, un entassement de références obtus à l'histoire du cinéma ou un délire d'auteur présomptueux. Le film de Carax se situe sans doute à la croisée de ces discours disparates dont les tentatives d'analyse sont vouées à l'échec. C'est que *Holy Motors* est un film sur son époque, et dans sa structure découpée en missions qui ne cessent de brouiller les pistes, peut-être faut-il voir le commentaire d'une réalité contemporaine, celle de la technologie, des médias, des crises économiques et sociales, ainsi qu'une réaction à un cinéma devenu trop narratif. C'est Denis Lavant qui incarne cette instabilité, se voyant offrir un rôle qui réinvente l'idée d'acteur. Ainsi, *Holy Motors* est une difformité cinématographique qui prouve qu'il est encore possible de faire un cinéma grand public et expérimental ; une œuvre aussi riche de sens qu'incompréhensible. – SB

LEVIATHAN

Lucien Castaing-Taylor et Véréna Paravel / États-Unis / 2012

Leviathan a été l'une des grandes révélations de la décennie en matière de cinéma documentaire. La captation du quotidien d'un chalutier de pêche industrielle dynamite l'observation traditionnelle pour prendre une forme immersive et sensorielle, flirtant avec le film d'horreur. La mer, le sang, les cadavres, saisis sous des angles inédits, refluent à l'écran dans un ballet morbide qui tient de l'expérimentation tout en donnant corps à un propos particulièrement clair et fort. Dans cet essai où la forme transcende le fond, les cinéastes laissent une place importante au travail sonore qui exacerbe la dimension horrifique du spectacle et qui est signé par Ernst Karel, leur collègue au Sensory Ethnography Lab de l'université Harvard. Bien qu'ils aient coréalisé un autre film par la suite (*Caniba*, 2017) et poursuivi leurs parcours créatifs respectifs, *Leviathan* demeure leur chef-d'œuvre. – ACO

SPRING BREAKERS

Harmony Korine / États-Unis / 2012

Sorte de crachat, il n'y a rien d'admirable à proprement parler dans *Spring Breakers* : une communauté se déchire sous nos yeux, les identités se forgent sur la base d'une imagerie de la violence. Du corps, il ne reste plus rien si ce n'est son propre déchet. Une chanson de Britney Spears motive un massacre. Ambigu et attaquable, limpide et foudroyant, *Spring Breakers* génère autant de questions que de clés pour comprendre le contemporain. Parmi d'autres, Harmony Korine décrit un monde où le cinéma absorbe la logique infernale du clip : la répétition ne sublime pas mais détruit, la fête ne réunit plus mais divise, le cliché visuel cesse de reconforter, il résonne et raisonne, il inquiète le réel. Preuve indétrônable d'un cinéma qui pulvérise l'industrie depuis son intérieur, *Spring Breakers* reste l'un des films les plus problématiques et équivoques des dernières années. – Cso





LE CONTE DE LA PRINCESSE KAGUYA

Isao Takahata / Japon / 2013

Ultime film d'Isao Takahata, cette réinterprétation d'un conte célèbre a tout du film testament. Contrairement à Hayao Miyazaki, son célèbre collègue des studios Ghibli, Takahata ne dessine pas. Chacun de ses films use d'un style différent qui s'adapte aux sujets explorés. Pour *Kaguya*, le cinéaste privilégie ainsi un dessin qui se rapproche de l'esquisse impressionniste. À la fois minimalistes et évocateurs, les coups de pinceaux qui illustrent la vie mouvementée d'une princesse venue du ciel s'adaptent aux émotions de l'héroïne, à l'image de ce plan inoubliable où Kaguya, refusant un destin forcé par l'oppression patriarcale, s'enfuit subitement dans un tourbillon de traits de plus en plus abstraits. Plus ouvertement politique que Miyazaki, Takahata nous a quittés avec l'une des plus belles œuvres du cinéma d'animation japonais : un conte féministe observant avec mélancolie la beauté du monde et les petites choses de l'homme. – BD

E AGORA? LAMBRA-ME

Joaquim Pinto / Portugal / 2014

Documentariste, mais aussi ingénieur du son célèbre (il a travaillé avec Manuel de Oliveira, Joao César Monteiro, Raoul Ruiz, André Téchiné), Joaquim Pinto vit avec le VIH et l'hépatite C depuis vingt ans ; au moment d'entreprendre un traitement expérimental, il décide de filmer son quotidien, c'est-à-dire son corps souffrant. *Et maintenant ?* n'est pourtant pas un film sur la maladie : c'est un film sur la vie, sur le désir de vivre. Film intimiste, tourné caméra au poing par Pinto et son compagnon Nuno Leonel, *Et maintenant ?*, avec ses allures de *home movie*, nous interpelle avec une force peu commune : l'événement le plus banal (le jardinage, la route vers la messe du dimanche, les chiens dans le lit), dans sa simplicité même, nous bouleverse et nous révèle son importance incommensurable pour celui qui lutte quotidiennement contre une mort annoncée. – RD

LES CHIENS ERRANTS

Tsaï Ming-liang / Taïwan / 2014

Un père (Lee Kang-sheng, que l'on connaît depuis le premier film de Tsaï, *Les rebelles du dieu néon*, 1992), et ses deux enfants vivent en marge de Taipei, entre les bois et les rivières de la banlieue. Représentation extrême du capitalisme contemporain, l'œuvre, plus proche du film d'horreur que du drame réaliste, décrit un cauchemar. Entre un père en homme-sandwich debout sous le vent et une pluie battante, image qui ouvre le film dans un long plan pétrifiant, et des enfants qui volent dans un supermarché de quoi manger et qui font l'effet d'être des zombies (une façon de souligner la société de consommation), le cinéaste filme la désolation, la misère, la détresse. Il n'y a rien à sauver de ce monde en ruines, sinon l'amour que partage cette famille de survivants. D'une beauté radicale, hypnotique, *Les chiens errants* transpercent le spectateur par sa fulgurance. – AR

CITIZENFOUR

Laura Poitras / États-Unis, Allemagne / 2014

Incontournable, *Citizenfour* de Laura Poitras (gratifié d'un Oscar) cerne les implications de l'engagement d'un honnête citoyen américain, Edward Snowden, qui un jour décide d'agir en fonction de ce que lui dicte sa conscience. Par le biais d'une fuite de documents classés secrets, il dénonce et démonte alors le fonctionnement même d'un système de surveillance tous azimuts orchestré par la NSA au moyen de méga moteurs de recherche, qui constitue une atteinte généralisée à nos droits fondamentaux et qui verrouille jusqu'à notre liberté de penser. Du coup, ce documentaire percutant illustre les modalités d'un double travail journalistique et cinématographique sérieux avec la part de risques qu'il comporte. Tourné en direct dans une chambre d'hôtel, il oppose la fragilité de cet homme courageux et la couardise de ces politiciens (Barack Obama pris en flagrant délit), lobbyistes, et autres individus proches du pouvoir qui mentent effrontément comme ils respirent ! – GM

EAU ARGENTÉE : SYRIE AUTO PORTRAIT

Oussama Mohammad et Wiam Simav Bedirxan / Syrie / 2014

Le XXI^e siècle s'ouvre sur deux tours qui s'effondrent et marquent l'entrée dans une période de violence militaire et visuelle. D'abord diffusées à la télévision, les images investissent, dans la dernière décennie, les cellulaires et les réseaux sociaux. Apparaît alors une surmédiatisation de l'horreur envahissant tous les écrans. Les documentaires de guerre se multiplient aussi, tentant d'exprimer cette double violence. En 2014, *Eau argentée : Syrie autoportrait* offre le meilleur exemple de cette tendance. Le film propose une vision à la croisée de deux regards, celui de Oussama Mohammad exilé à Paris qui n'a de la guerre que ces images, et celui de Wiam Simav Bedirxan voyant Homs tomber en ruines. Les voix à la poésie tremblante des deux cinéastes commentent des vidéos amateurs ; incertaines, elles tentent de dire l'indicible, de raconter l'inimaginable. *Eau argentée* est d'une violence extrême, celle d'une décennie mutilée par les images de l'horreur et l'horreur des images. – SB

TIMBUKTU

Abderrahmane Sissako / France, Mauritanie / 2014

Grande oubliée du palmarès à Cannes en 2014 (le film sera multicésarisé par la suite) alors qu'il collait à l'actualité brûlante des exactions djihadistes commises notamment en Afrique, cette œuvre de résistance oppose sa force tranquille et sa beauté irradiante à tous les obscurantismes. Rappelant sans équivoque le caractère sacré de l'art et de la vie, *Timbuktu* s'avère l'un des grands films politiques de la décennie. Formé à Moscou dans les années 1980 comme bon nombre de cinéastes africains, le Mauritanien Abderrahmane Sissako (*La vie sur terre, En attendant le bonheur* Louve d'or au FNC en 2002, *Bamako*) sait donner à son film une ampleur qui allie la chronique quotidienne d'un village tombé sous la coupe féroce des fondamentalistes et le mélodrame. Par son inscription dans le paysage subsaharien, *Timbuktu* fait par ailleurs écho à l'histoire personnelle éclatée d'un cinéaste qui a toujours placé l'exil et le déplacement au cœur de sa démarche. – GG





CAROL

Todd Haynes / États-Unis / 2015

Avec *Carol*, adaptation d'un roman de Patricia Highsmith, Todd Haynes signe une romance saphique *vintage* parée d'atours sublimes : grain du 16mm, couleurs flamboyantes, cadrages étudiés ; le film est un travail d'orfèvre plein de pudeur et d'élégance, rappelant les mélodrames de Douglas Sirk, source d'inspiration évidente du cinéaste depuis *Far from Heaven* et *Mildred Pierce*. Le classicisme adopté par Haynes sert à merveille l'histoire de cette passion affolante qu'il faut tenir sous cloche à une époque (l'Amérique patriarcale des années 1950) où l'homosexualité est encore taboue. Si le duo que forment Cate Blanchett en mère de famille bourgeoise et Rooney Mara en jeune photographe paumée et idéaliste fonctionne si bien, c'est surtout parce qu'il transcende l'histoire d'amour pour offrir un récit féministe, dont l'émancipation des deux femmes, toutes deux prisonnières de leur temps et de leur milieu, est l'enjeu principal. – CG

HOMELAND : IRAK ANNÉE ZÉRO

Abbas Fahdel / Irak, France / 2015

Face au déficit d'images concernant le quotidien des Irakiens avant et après l'intervention américaine de 2003, ce documentaire fleuve en deux parties fait œuvre de mémoire en injectant du réel là où la barbarie nous parvient sans mise en contexte. Il nous fait ainsi partager la vie de famille du réalisateur, dont celle de son neveu Haidar tué en cours de tournage, victime de l'anarchie sociopolitique qui a suivi la chute de Saddam Hussein. Installé en France, Abbas Fahdel revient au pays et filme l'histoire qui s'écrit dans le bruit et la fureur, mais aussi dans la douceur des jours précédant la tempête. À la vie encadrée sous la dictature succèdent le feu destructeur de la guerre et le retour des affrontements entre communautés. Fahdel trouve la distance juste pour prendre acte d'un moment de l'histoire où tout bascule, tout en se retrouvant lui-même plongé dans le zéro absolu d'une tragédie intime où, comme chez Rossellini, un enfant est lâchement fauché par la folie des hommes. Il faudra 10 ans au réalisateur pour trouver la force de se confronter à son matériel et entreprendre le montage. – GG

OVER THE YEARS

Nikolaus Geyrhalter / Autriche / 2015

Certains films documentaires tiennent du miracle. C'est certainement le cas de ce chef-d'œuvre improbable de Nikolaus Geyrhalter. En premier lieu, il s'agit d'un film qui n'aurait jamais dû exister. Le projet du cinéaste consistait à observer le quotidien d'une usine textile centenaire, survivant de peine et de misère aux changements économiques. Or, à peine le tournage commencé, l'usine ferma ses portes. Et Geyrhalter décida sans savoir pourquoi de suivre le destin de ses derniers employés. Pendant neuf ans, il va observer, toujours à juste distance, le quotidien de ces laissés-pour-compte d'une société qui ne jure que par le statut social. Certains chercheront sans relâche à se reconvertir. D'autres accepteront peu à peu de voir leur vie défilier à l'écart du monde. Épopée de la vie ordinaire, ce film exclusivement constitué de scènes anti-dramatiques est un voyage existentiel qui nous confronte au sens même de nos vies. – BD

LE FILS DE SAUL

László Nemes / Hongrie / 2015

Pleinement conscient des enjeux éthiques qui pèsent sur la représentation de la Shoah, László Nemes invente, avec *Le fils de Saul*, une nouvelle façon de prendre en charge la notion riche et très débattue de l'irreprésentable au cinéma. Concrétisé par l'usage systématique du flou, l'impensé de la représentation advient dans chaque plan, au fond du cadre : il opère comme zone aveugle de la pensée, mais aussi comme geste où s'affirme la propre difficulté du film à rendre visible une présence. Le flou trace ainsi, à l'intérieur même du plan, les limites infranchissables de la fiction, là où elle ne pourra jamais survenir, s'installer ou même s'imaginer. En cela, et puisqu'il n'a rien de conclusif, puisque chaque plan se présente comme une hypothèse ou une question, *Le fils de Saul* relance entièrement la responsabilité de la fiction cinématographique dans le récit de la Catastrophe. – CS

THE HUMAN SURGE

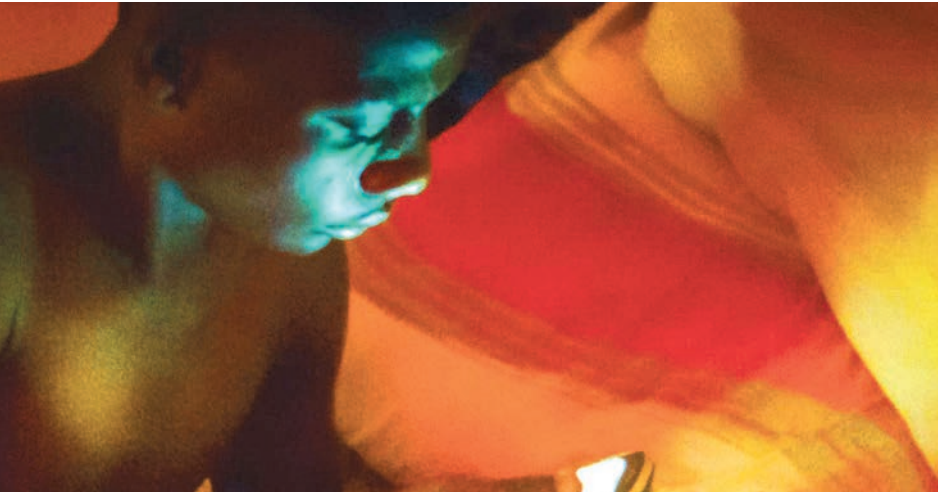
Eduardo Williams / 2016

Avec ce premier long métrage qui lui vaut le Pardo d'Oro de la section Cinéastes du présent à Locarno, le jeune réalisateur argentin Eduardo Williams signe une œuvre étonnante qui fait le tour des sélections expérimentales de festivals. Connectant l'Argentine au Mozambique puis aux Philippines, et jonglant entre les formats (d'un 16mm granuleux aux images léchées de la RED), il traite de manière parfois déroutante des enjeux de l'hyperconnectivité globalisante et de l'ennui d'une jeunesse exploitée. Ce qui l'intéresse surtout comme artiste, ce sont les changements et les contrastes – de textures, d'échelle, de rythme –, passant en quelques secondes du minuscule à l'immense, de l'inertie aux déplacements incessants, et ce d'un continent à l'autre. Si ces questionnements peuvent laisser le spectateur sur sa faim, *The Human Surge* est certainement une expérience immersive et sensorielle très impressionnante. – CS

I AM NOT YOUR NEGRO

Raoul Peck / France, États-Unis / 2016

En phase avec l'explosion de haine raciale alimentée par la résurgence du discours suprémaciste blanc durant l'ère Obama, le film de Raoul Peck tombe à point pour replacer les combats sociaux et politiques des Afro-Américains des dernières décennies au centre de l'actualité. À partir d'un texte inédit de James Baldwin (*Remember This House*), le cinéaste fait revivre l'une des figures majeures de la littérature américaine du XX^e siècle proche des icônes de la lutte pour les droits civiques que furent Medgar Evers, Malcom X et Martin Luther King. Doublement marginalisé en tant que Noir et homosexuel, Baldwin éblouit par la pertinence historique de ses analyses sur la place des minorités dans l'espace public et leur représentation à l'écran. Brillant film de montage, *I Am Not Your Negro* frappe fort et juste, mettant en lumière un continuum de discriminations systémiques entre passé et présent. Assurément, un des essais documentaires les plus puissants des années 2010. – GG





TONI ERDMANN

Maren Ade / Allemagne / 2016

On peut avoir le sentiment que le jury de Cannes 2016 a manqué un rendez-vous avec l'histoire en privant *Toni Erdmann* de la Palme d'or. Saisir cette occasion pour couronner une femme, un an avant #MeToo, eut été inspiré, sachant qu'on tenait là un film unanimement loué, qui avait tout d'une révélation (bien que Maren Ade ne soit pas une nouvelle venue, son précédent film, *Everyone Else*, ayant reçu l'Ours d'argent à Berlin en 2009). *Toni Erdmann* est un film important de par la réflexion d'une acuité remarquable qu'il déploie face à notre époque et la crise profonde des sociétés néolibérales. Un sujet majeur, traité avec assurance, évitant d'emprunter un ton sentencieux ou un style pompeux. Avec l'histoire simple d'un père et de sa fille, portée par une mise en scène et un sens du récit d'autant plus surprenants que classiques au premier abord, sans oublier son humour subversif, Ade a su imposer sa sensibilité singulière. – ACO

VISITA OU MEMORIAS E CONFISSOES

Manoel de Oliveira / Portugal / 1982-2016

En 1982, Manoel de Oliveira a 73 ans. Il vient de terminer *Francesca*, adaptation de « Fanny Owen », roman de son amie Agustina Bessa-Luís qui deviendra sa collaboratrice pour six films. Pour nous qui connaissons la suite, cet opus est l'œuvre d'un jeune homme qui tourne alors un film qui ne devra être projeté qu'après sa mort. « Film de moi et sur moi », comme il le dit malicieusement d'entrée de jeu, *Visita* n'est pas à proprement parler un testament ; c'est tout à la fois un album de souvenirs et une réflexion libre sur l'art (le cinéma, bien sûr, mais aussi l'architecture). La maison de Porto qu'Oliveira habite depuis quarante ans est le lieu idéal pour stimuler la mémoire, questionner les photos et les films, au besoin interpeller les fantômes. Il n'est pas abusif de penser que, quand il nous quitte, le 2 avril 2015, c'est une page de l'histoire du cinéma qui se referme, un art qu'il a magnifiquement servi. – RD

FÉLICITÉ

Alain Gomis / France, Sénégal / 2017

Révélé dans les années 2000 par les films *L'Afrique* et *Andalucia* sur les exils intérieurs vécus par des personnages à cheval entre deux cultures, Alain Gomis confirme avec *Félicité* (Ours d'argent à Berlin, Étalon d'or au Fespaco) l'originalité d'une démarche qui fait résonner au cœur de la décennie la voix d'un continent africain trop souvent absent de nos écrans. Après *Aujourd'hui* tourné à Dakar en 2013, le cinéaste franco sénégalais filme à Kinshasa une épopée du temps présent contée à travers le combat d'une mère, chanteuse de bar, qui cherche, entre le monde des vivants et celui des esprits, à sauver son fils de la mort. *Félicité* est à la fois un choc d'images hétérogènes, un chaos de sensations confuses doublé d'un flux d'énergie inexorable, une tragédie universelle portée par des chants traditionnels et le chœur antique d'un orchestre symphonique. Bref, un film intensément libre qui semble vivre sa propre vie avec sa constellation de réseaux infinis. – GG

ZAMA

Lucrecia Martel / 2017

Après trois longs métrages dans les années 2000 (*La ciénaga*, 2001, *La niña santa*, 2004, et *La mujer sin cabeza*, 2008), il aura fallu neuf ans à Lucrecia Martel pour terminer son unique film des années 2010, *Zama*. Un changement de cap pour la réalisatrice argentine qui passe ainsi des études sociales contemporaines minimalistes à la fresque historique, même si elle conserve l'étrangeté et certaines préoccupations (de classe, de genre, de race) de ses films précédents. Adapté du roman éponyme de l'écrivain argentin Antonio Di Benedetto, *Zama* renverse le discours traditionnel du héros conquérant du Nouveau Monde à travers la figure de Diego de Zama, *corregidor* espagnol peu sympathique et tournant en rond dans une colonie d'Amérique du Sud au XVIII^e siècle. À travers un travail sonore et de cadrage époustouflant, et un humour absurde, Martel réécrit le récit colonial et dissout la réalité de l'homme blanc. – CS

AN ELEPHANT SITTING STILL

Hu Bo / Chine / 2018

An Elephant Sitting Still de Hu Bo aura été une comète dans le ciel des festivals de la décennie. Un joyau sombre à l'aura d'autant plus tragique que le jeune cinéaste chinois derrière cette œuvre fleuve de près de 4 heures, impressionnante de maîtrise, se sera donné la mort peu de temps avant sa consécration. Le film, malmené par la production, a l'ambition des grands récits romanesques (Hu Bo était aussi écrivain). Sur fond de violences sociales et familiales dans une ville postindustrielle du nord de la Chine, quatre personnages de générations différentes se croisent et rêvent d'un ailleurs. Portée par des images poisseuses qui cernent les protagonistes, la mise en scène âpre colle au désespoir de ces destinées éreintées, résistant autant que faire se peut à la brutalité de la vie. Alliant rudesse quasi documentaire et glissements poétiques et métaphysiques, Hu Bo se démarque de ses prédécesseurs trop souvent enfermés dans le réalisme. Une voix unique dans le cinéma indépendant contemporain chinois qui va nous manquer. – GG

LA FLOR

Mariano Llinás / Argentine / 2019

Les quatorze heures cumulées de *La Flor* s'avèrent l'argument le moins intéressant dans l'éloge du film-fleuve. Car il y a de tout dans *La Flor*, tout de la vie et tout du cinéma, rassemblés dans un cadavre exquis qui ne fait justement aucun sens lorsqu'il est pris en compte dans cet ensemble intimidant. Sa beauté en forme de fleur tient plutôt à sa capacité à laisser se détacher les pétales de son récit, à feuilleter le catalogue des possibles du cinéma : la série B fauchée, le *musical* conjugal, le film d'espionnage, les parties de campagne, le méta film canadien improbable, puis cette fin, cette errance dans le désert projetée sur une peau velue d'animal, un ultime renvoi à la fascination première des images mouvantes. Damné par cette longueur qui le protège tout à la fois des jugements précipités, *La Flor* réfléchit, à même les visages de ses quatre actrices, sur ce que peut bien être un geste, un acte, un *événement*, dans un art qui aurait perdu le sens de l'aventure. – MLG





SAUVAGE

Camille Vidal-Naquet / France / 2018

Remarqué à la Semaine de la critique à Cannes en 2018, Césarisé en 2019, le premier opus de Camille Vidal-Naquet a été présenté en catimini au Québec (Image+Nation et Centre Phi). Interdit aux mineurs sans doute pour ses scènes d'humiliation et de sexe tarifés, *Savage* poursuit une carrière marginale comme son héros au parcours quasi christique qui survit dans la rue en faisant le tapin avec une sorte d'innocence brisée qu'aucune turpitude humaine ne semble parvenir à flétrir. Porté par la grâce blessée de Félix Mariteau (*120 battements par minute*), le film capte une énergie irréductible qui propulse le récit et déborde la mise en scène. Une quête d'amour insatiable sert ici de carburant à une vie de paria vécue jusqu'à la lie, mais qui refuse de plier devant l'hypocrisie de l'ordre social. Aux côtés d'Alain Guiraudie et Robin Campillo, Camille Vidal-Naquet vient gonfler les rangs d'un cinéma français de la décennie enfin en phase avec les réalités des minorités sexuelles. – GG

LES MISÉRABLES

Ladj Ly / France / 2019

Le premier long métrage de Ladj Ly est sidérant. Malgré pourtant de nombreux films sur ces « territoires perdus » de la République française, on n'a jamais vu la banlieue sous ce regard franc et dense. Film épique, à la solide mise en scène et à la narration puissante, *Les misérables* qui ont, comme le roman de Hugo, le souffle et la ferveur didactique montrent l'état des lieux d'une cité à Montfermeil, en suivant trois policiers qui la patrouillent. Ly fait plus que nous la montrer : il nous y immerge en nous faisant découvrir sa géographie, ses habitants, son organisation civile (voir le portrait du maire), ses rapports de force qui vont petit à petit se déployer, à la suite d'une bavure policière, et culminer dans une dernière séquence aussi intense qu'irrésolue, tels des points de suspension qui permettront d'éloigner le récit du schématisme et des préjugés idéologiques, du désespoir et du nihilisme. Un vrai film politique. – AR

NE CROYEZ SURTOUT PAS QUE JE HURLE

Frank Beauvais / France / 2019

Le cinéaste français Frank Beauvais s'était illustré jusqu'à présent dans le format du court métrage, principalement au cours des années 2000. Alors qu'il n'avait réalisé que deux courts récemment, en 2010 puis 2015, il est revenu sur le devant de la scène cette année avec son premier long métrage, *Ne croyez surtout pas que je hurle*. Une œuvre magistrale, en forme de journal intime, composée de très courts plans tirés des centaines de films que le cinéaste a regardés de façon boulimique au cours d'une période de dépression. Cette plongée introspective se transforme en une réflexion brillante sur le cinéma, le sentiment d'impuissance de l'artiste, la souffrance intime, les fractures de la société contemporaine. Bref, un kaléidoscope brûlant, tant sur le plan visuel que philosophique et émotionnel, qui inscrit de façon indélébile le nom de son auteur dans nos mémoires. – ACO